

## Chapitre III

Jacques Godbout

Volume 6, numéro 3 (33), mai-juin 1964

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Godbout, J. (1964). Chapitre III. *Liberté*, 6(3), 192-195.

### CHAPITRE III

*Ça n'est pas ça. Ça ne peut marcher. Me mettre en scène? Non Philippe fait plus vrai, plus simple, plus quotidien. Quant à nous, évidemment, le bastion de la culture, le ski à poil, les voitures étrangères.*

*— Tu ne dors pas?*

*— Ce début de roman! Tu me sers un (le poingt pointé)*

*— Sans glace?*

*Un mois de mai exceptionnel, avec du soleil plein les balcons. Des nuits à grillons.*

*— Tu vas au procès?*

*— Si, bien entendu.*

*— Ton Philippe, il fait de la politique?*

*— Pas pour l'instant. Des histoires de fesses.*

*— Fais-lui faire de la politique.*

*Pas facile. Il arrive en ville, la voiture pourrait bien entenedu frapper le pilier de ciment à l'intersection de l'autoroute et du boulevard métropolitain, voiture en éclats, un mort, un pneu dans le shopping center, la main de Hans arrachée d'un coup, par le volant, Mercedes m'en voudrait, et puis la police des autoroutes. Non. Ça n'est pas ça. La ville est là, beaucoup plus mystérieuse qu'on ne veut l'admettre, avec ses trous comme si on jouait aux bombardements, et puis ses haines qui traînent. Hans pourrait être un réfugié allemand recherché par la Jeanne d'Arc juive, on s'y perd.*

*— Ils sont jeunes, non.*

*— Très.*

*— Plus que ceux de la première cellule?*

*— Oui, c'est forcé.*

*— Tu as compté?*

*— ...*

*— Bientôt quarante citoyens de moins de trente ans derrière les barreaux pour crimes politiques.*

— Il y en aura deux cents avant qu'on s'en inquiète, moi je ne peux plus travailler.

— Fais comme eux.

— Non.

— Pourquoi?

— Ce serait trop long t'expliquer.

Philippe peut rentrer dans sa peau. Hans le laisse sauter dans un taxi au rond point du ghetto, et Philippe rêve en longeant les fils de fer de la clôture qui entoure the Town. Hans n'a pas de problèmes; il couche quand il veut, s'il le veut, et, à l'emploi de Grundig, s'enrichit avec la régularité d'un feu de circulation. Je le laisse pour tout à l'heure, s'il en est besoin. Bien entendu Sophia lui téléphonera. Elle ne peut s'en empêcher. Philippe va décrocher l'appareil en rentrant. Son appartement? Une vieille maison rénovée, Trafalgar Square. \$180 par mois, trois pièces, un musée.

— Je m'habille?

— C'est ça. ....

— On se retrouve à la porte du palais?

— Ahan.

Au mur des reproductions de Van Gogh, distribuées par les Dominion Stores. Non, ça fait tchipe, faut mieux. Philippe face à lui-même, la tête dans la glace de la salle de bain; par le puits de lumière lui parviennent les bruits de chasse d'eau, de robinets, et le chant doucereux de

— Tu passes au journal avant de me rejoindre?

— 'course! pourquoi?

— Tu m'apportes une tablette alors.

— Bon.

(Elle aux pages féminines, moi à la chronique judiciaire. Sensation de puissance. Je la trompe avec Claire qui fait l'éducation, elle couche avec le rédacteur en chef et le journal est à nous.)

— Madeleine? Attends-moi, deux minutes deux. Il faut que je trouve à Philippe un emploi du temps autre que.

Ainsi: il décide d'aller casser la croûte au coin de la rue. Ça donne: l'ascenseur, le cliquetis des freins qui lèchent les crans de sûreté, le corridor tapissé de bleu, la porte dorée, un vent doux, chaud, collant, qui soulève à peine de vieux journaux qui traînent. Un peu plus loin, au bas de la pente, les feux intermittents du dimanche.

— Je pars.

— Bon j'arrive alors.

*Peut-être est-ce que j'aurais dû en faire un journaliste: dans une maison de publicité les portes sont corail mais l'aventure est ordonnée d'avance: c'est le client qui gagne. C'est ça: Philippe donne sa démission, puis cherche du travail, longtemps, le voilà en chômage, sans assurances. Il refuse de taper Hans, de laisser Madeleine ou les Métivier s'occuper de lui, il maigrit, se met à boire, s'achète un revolver, tente. Et puis merde.*

— Tu conduis trop à gauche, là.

— Mais non, vois.

— Ah c'est un one way! depuis quand?

— Hier, comme d'habitude.

— Ça ne va pas hein?

*Non ça ne va pas. Ni pour Philippe, ni pour moi. Philippe ne peut bientôt plus vivre dans l'air qui flotte ici: il se passe quelque chose de neuf: les hommes se virilisent, avec la tentative de révolution, les femmes ont des yeux qui brillent, c'est le grand jeu du sexe et de la mort, avec*

— Tiens le vent se lève.

— Il faut tenter de vivre!

— Tu fais de la littérature.

— Non, de moins en moins, tu sais.

— J'ai un bon papier pour lundi.

— Les mères et le service militaire obligatoire?

— C'est ça.

— Elles sont contre?

— Qu'est-ce que tu crois?

*— Dommage: avec le service militaire obligatoire en deux ans le Québec se soulèverait: tu te rends compte? Armer cent mille jeunes? Avec la crise actuelle!*

— Tu rêves.

*— Bien sûr je rêve. Et ceux du procès aussi. Tout le monde rêve. Dans mon roman Philippe rêve de faire l'amour dans un grand lit avec Sophia et Hans pendant que les Métivier les regarderaient, choqués, émus, jetant un coup d'oeil tantôt dans le lit, tantôt dans la glace au plafond. Tu vois?*

— Et puis?

*— Et puis ce sont des rêves dépassés, à peine bons pour ces jours où il n'y avait plus rien à espérer.*

— Tu me laisses ici.

— *Au coin?*

— *Tu m'embrasses?*

— *A tout de suite, au palais.*

*Si j'en faisais un..., non ça n'ira pas. Depuis les cavernes jusqu'à aujourd'hui les hommes ont tenté de donner des dimensions à leurs rêves, des dimensions à leurs rêves, des dimensions à leurs désirs. Philippe est mort, c'est un personnage qui va rendre, ce soir, quand je rentrerai à la maison, le dernier soupir.*